

L'HOMME QUI N'EXISTAIT PAS

OU

Le Voleur d'âme



Cerise Guy

Cerise Guy

L'Homme qui
n'existait pas

Le Voleur d'âme

© Cerise Guy, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-4425-8

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

PREMIÈRE PARTIE

*« Nous recommençons toujours à vivre »
Montaigne. Essais II XXVII*

Presque dix-neuf heures. C'est l'horloge placée en face de moi qui me le dit et mon téléphone affiche bien la même heure. Plus que quelques minutes avant la fermeture de l'agence. Comme par magie, la fatigue qui me plombait depuis le matin s'évanouit d'un coup. La journée a été terriblement ennuyeuse, je n'ai rien eu à faire, aucune visite, aucun contrat à établir et le téléphone est resté muet. Paul, mon patron, était déjà parti depuis la fin de la matinée et m'avait laissée tout régler, sauf qu'il n'y a rien eu à régler.

Je regarde mon portable encore une fois pour relire le dernier texto reçu :

— **20h. à La Partition Avenue Mozart. À ce soir. Me réjouis. A A.**

C'est un ex qui veut me revoir et m'invite à dîner. Et pas n'importe quel ex : le dernier. Je l'avais oublié depuis longtemps.

Je n'ai pas cessé de penser à ce rendez-vous tout en regardant les aiguilles de l'horloge qui avançaient si lentement qu'elles me donnaient l'impression d'aller à reculons., mais maintenant c'est l'heure, je suis pressée de sortir, je ne veux pas rester une seconde de plus sur ma chaise sur laquelle je danse d'une fesse à l'autre en me triturant la cervelle pour savoir si oui ou non, j'allais m'y rendre ou pas. L'air frais allait désencombrer mon cerveau et m'aider à décider. Soudain mon portable sonne et me dérange dans mon lancinant atermoiement : j'y vais, j'y vais pas... J'hésite à décrocher, je regarde : c'est Tantélé. Je laisse sonner. J'ai déjà les clés de l'agence dans la main. Il faut absolument que je ferme si je ne veux pas voir rappliquer un client de dernière minute. Ils ont le chic de se pointer à la fermeture pour des renseignements sur les locations pas cher. Tantélé rappelle. J'hésite car je sais de quoi ou plutôt de qui elle va me parler. La

connaissant, je sais que si elle insiste au lieu de me laisser un message, c'est que le motif est important, alors je décroche. Elle a la voix des mauvais jours :

« Barberine, je n'en peux plus. Il appelle sans arrêt. Je sais qu'il va t'appeler, il me l'a dit, alors, s'il te plait, ne lui réponds pas, je ne veux plus le voir. Il veut savoir où j'ai déménagé. Mais il n'arrive pas à comprendre. Pour moi c'est TERMI-NE. Ne lui dis rien ».

Je la rassure. Non Robert ne pourra plus me faire pitié avec son amour dégoulinant d'alcool et son désespoir. Son troisième sevrage a été encore un fiasco. Huit semaines de cure pour devoir tout recommencer en sortant... Navrant. Il aura donc tout raté avec lui-même et avec elle. Tantélé n'a plus de patience. Son amour a mis des limites, des limites fermes et définitives. Pas de retour en arrière possible.

— Tantélé, c'est la fermeture... je dois partir...

— Oh pardon... Merci Barberine. Passe une belle soirée.

— Compte sur moi.

Pourquoi j'ai dit : « Compte sur moi » ? Cette phrase banale m'a échappée. Je répondais seulement à son souhait que je passe une belle soirée, son Robert n'étant pas ma préoccupation du moment...

Je range les ordinateurs dans l'armoire et la ferme à clé, j'allume la vitrine pour que l'on puisse voir les photos de l'extérieur, je vérifie que tout est ordre et que je peux enfin fermer la porte en prenant bien soin de mettre l'alarme. J'ai la tête qui me chatouille. Ce coup de fil m'a déstabilisée car je l'ai sentie à bout, à bout de tout. Les histoires d'amour qui se terminent mal, surtout celles de mes très proches, me percutent et me font douter du sens de la vie que je juge souvent aride. Pourquoi aimer s'il faut souffrir le martyr quand tout se termine ? J'ai connu cette épouvantable douleur et je ne supporte plus les moments où elle se réveille malgré moi. Ma compassion n'est pas extensible, aussi j'ai vite expédié la conversation.

Je souffle un grand coup pour évacuer mes propres souvenirs et les crises auxquelles j'ai assisté entre Tantélé et Robert. Ce n'est pas lui que je plains à ce moment-là, mais ma tante Hélène chérie qui l'a vu sombrer dans l'alcoolisme au fil de leur relation pour devenir un semi-clochard. Tant qu'il n'aura pas réglé son problème d'addiction, Tantélé ne veut plus entendre parler de lui. Pour le moment, la seule chose qui lui importe c'est de vivre seule et de pouvoir se

concentrer sur son travail. Sa vraie passion en vérité. Elle respire la vie à travers la fiction. Elle produit des dramatiques pour la Radio.

Je n'ai pas osé lui dire que j'étais très pressée pour être à l'heure à ce rendez-vous qu'elle n'aurait pas compris, compte-tenu de ce qu'elle avait pensé de lui à l'époque. Elle ne m'avait pas d'ailleurs appelée pour avoir de mes nouvelles mais pour parler de ce Robert qui avait été une joie et une calamité dans sa vie. Robert a réussi à perdre tous ses atouts et Dieu sait qu'il en avait !

Mon scooter m'attend. Je roule vite avec lui. Il connaît par cœur le parcours de l'agence à chez moi. Je lui fais confiance, il a tout pouvoir sur moi, c'est lui qui me conduit. Il me transporte, comme je lui ai appris, et prend les petites rues du quartier pour éviter les feux rouges, les sens interdits et les carrefours toujours encombrés à l'heure des sorties de bureaux. Du onzième arrondissement au seizième, il lui faut à peu près vingt minutes. J'aurai juste le temps de me doucher, me maquiller, trouver la bonne tenue et faire un câlin au chien. Je n'aime pas être en retard. Mais ai-je envie d'y aller ?

Arrivée chez moi, je jette mon sac par terre, caresse le toutou qui connaît le rituel, me déshabille en vitesse, laisse couler l'eau encore fraîche sur moi, prends une serviette et m'essuie à la va-vite... J'ouvre mon placard et là, j'ai comme un trouble : Quoi mettre ? Robe ? Pantalon ? Chic Casual ? Au secours ! Je n'ai rien à me mettre !

J'essaie toutes les robes de saison, mais, soit elles sont défraîchies, soit elles ne sont pas en accord avec la météo. Il fait chaud dehors. C'est le printemps. Mais un printemps très très chaud, quasi caniculaire. J'opte pour une robe achetée pour trois fois rien dans le quartier chinois où je vais souvent danser, et qui me fait une silhouette de jeune fille, enfin presque... Je vérifie devant la glace. J'ai belle allure. Le rendez-vous n'est pas loin. Encore quelques minutes pour vérifier le make-up et la coiffure avant d'y aller. C'est décidé : j'y vais.

Je n'arrive pas à savoir dans quel état je suis. Je crois que je suis calme... C'est bon. Je pars à pied. Je redoute d'y être trop tôt et de devoir l'attendre, donc je ne presse pas le pas... Je marche tranquillement avec des jambes légèrement mollassonnes. Et zut ! Mon voisin du troisième étage, Monsieur Durand, me bloque sur le trottoir et me demande si j'ai une fuite chez moi. Il est excédé comme d'habitude. C'est la troisième fois en deux mois. La proprio du quatrième ne lui répond jamais, une façon de ne pas faire de constat et donc de ne pas faire les travaux sans doute. :

— Vous êtes dans l'immobilier, vous devriez savoir comment on fait ?

— Non, je n'ai rien, aucune fuite. Elle habite en dessous de chez moi. L'eau monte rarement, elle coule vers le bas. C'est son principe. Téléphonez au syndic, il pourra sans doute vous aider. Excusez-moi, je suis pressée...

Et je lui tourne le dos. Mais je le sens me rattraper.

— Désolé de vous importuner encore une fois, mais je voulais aussi vous dire que le gardien fait trop de bruit quand il sort les poubelles, Je n'arrête pas de lui dire, mais apparemment il s'en fout. Vous êtes d'accord ?

— Moi je n'entends rien, je suis au dernier étage. Bonne soirée Monsieur Durand !

Il y a toujours un râleur professionnel dans chaque copropriété. Et celui-là est en tête de gondole. Ça y est, je vais finir par être en retard ! Tout est fait pour le contrarier. Je devrais lui conseiller de prendre un raton laveur ou une perruche, ça lui ferait du bien de s'occuper de quelqu'un d'autre que lui.

Je presse le pas cette fois-ci, mais pas trop pour ne pas être essoufflée. Je suis à quelques enjambées du restaurant où j'ai rendez-vous. Avenue Mozart. Je lève le nez pour regarder les numéros. Tiens ! **La Partition**. C'est déjà là ? Je suis arrivée. Il est vingt heures pile. C'est juste une brasserie, je suis déçue. J'hésite à rentrer. Pour des retrouvailles, il aurait pu trouver mieux. Je fais le tour de la grande salle. Il n'est pas encore arrivé. Je m'assoie sur une banquette face à l'entrée. C'est la seule table de libre de toutes les façons. Il y a beaucoup de monde. C'est encore le temps des « happy hours » avant le service du soir. Le bruit m'assomme déjà. Je crois que je suis calme, mais mes mains sont moites. J'essaie d'imaginer l'accueil que je vais réserver à celui qui avait disparu de ma vie. Huit ans. J'ai compté. Il a suffi d'un petit message sur FB pour que je découvre ce qu'est la sidération. Adolphe Alberti !!!

— **J'ai perdu votre téléphone, c'était la seule façon de vous contacter. Pourrions-nous dîner ensemble un soir ?**

Je n'en suis pas revenue. Adolphe ? ! Je n'arrive pas à comprendre pourquoi j'ai dit oui. Pourquoi ai-je accepté de le revoir ? Je l'avais pourtant dégagé de ma vie aussi vite qu'un râteau de croupier qui nettoie la table de jeu. Même mes

amis avaient trouvé que la rupture avait été sèche. Mais comme je suis d'un naturel curieux, j'ai accepté ce dîner, un peu aussi par coquetterie. Il ne m'avait donc pas oubliée. J'avais retrouvé comme par enchantement le sentiment du pouvoir que j'avais eu sur les hommes au temps de ma première jeunesse. Tout cela était pourtant bien terminé... Pendant tout le trajet, je n'ai pas cessé de me figurer que j'étais finalement quasi inoubliable. Ça m'a donné le sourire. J'hésite, néanmoins, entre deux appréhensions : soit il va m'ennuyer, soit il va me crisper. Et dans quel état je vais le retrouver ? Vieilli, Malade ? Fauché ? Pourquoi ce retour vers moi ? Il verra que j'ai vieilli aussi...

Soudain j'entends la sonnerie de mon portable. Je regarde, ce n'est pas lui, c'est Robert. Je coupe la sonnerie. Que pourrais-je lui dire ? Et puis j'ai promis. Je ne comprends pas comment il peut encore s'accrocher à Tanlété. Cette dépendance me glace, me répugne aussi. J'écouterai son message plus tard.

J'attends. Le temps passe. J'attends encore un peu et puis je vais partir. Vingt minutes de retard... Il est gonflé ! Je me sens idiote d'attendre un homme que j'avais quitté et dont je n'avais plus aucune nouvelle. Aurait-il des choses importantes à me dire ? Des choses à me demander ? Des choses à m'annoncer ? Adolphe est fâché avec les horaires, et ça me met hors de moi. Il devrait s'en souvenir. Nous avons eu des grosses disputes pour cette raison quand nous étions ensemble, il y a huit ans. Le portable clignote de nouveau. Je décroche : c'est lui. Il est désolé, il cherche à se garer et sera là dans quelques minutes. Il me dit de m'installer en attendant. Comme si j'allais l'attendre debout dehors devant l'entrée ! Ma tête se dévisse. Mon corps ne bouge pas, mais mon esprit me dit de partir. Ce rendez-vous n'a pas de sens. Après la rupture, j'avais retrouvé une vie calme, sans vague, apaisée mais monotone. Allait-il la bousculer de nouveau ? Je raccroche énervée. Pourquoi me suis-je imposé des retrouvailles qui forcément me rappellent des souvenirs mitigés voire pénibles ?

Le garçon me demande ce que je veux boire.

– Rien, pas pour le moment, j'attends quelqu'un...

En fait, je ne veux rien boire. Je me lève pour m'enfuir... mais je me rassois. Je n'ai pas le courage d'être lâche. J'ai accepté, il faut assumer. Et puis non, c'est décidé, il faut que je parte. Tant pis pour lui. Nous n'avons rien à nous dire ou plutôt, moi je n'ai rien à lui dire. Je me lève à nouveau et puis... Crotte le voilà !

Il entre, ne cherche même pas où je suis et fonce directement à ma place

comme aimanté. Je lève les yeux sur lui. Qu'il est beau, encore plus beau... Visiblement, il a soigné sa tenue. Il porte un joli costume et une chemise d'été à col ouvert. Je reconnais son parfum. Il me sourit et je me liquéfie d'un coup comme une neige éphémère. Exactement de la même façon lors de notre première rencontre dans une milonga dans le douzième arrondissement. J'avais oublié qu'il m'avait autant plu. Je revois la scène en accéléré.

— Vous dansez ?

— Je suis débutante...

Et il m'avait entraînée sur la piste. Avec tact il ne m'avait fait aucune remarque. J'ai même eu droit à des compliments. C'était un très bon tanguero et danser avec lui était devenu facile pour moi. Il me guidait comme un vrai gentleman avec douceur et précision. Nous avons enchaîné plusieurs séries à la suite, autant dire toute la soirée. Tango/ Tango, tango/ Valse et milonga. Trois rythmes différents que je ne maîtrisais pas encore parfaitement. J'avais dansé avec enchantement sans faire attention ni à mes pieds ni à ma technique fraîchement apprise. Il m'avait suffi de le suivre. Avoir un bon cavalier est le graal pour toute apprentie danseuse de tango. Je n'avais eu que du plaisir.

— Adolphe

— Barberine.

— C'est joli comme prénom, ce n'est pas courant.

— C'est le choix de ma mère... Elle avait assisté dans sa jeunesse à la pièce de Musset et le prénom lui tellement plu qu'elle me l'a donné. Adolphe aussi... je veux dire, ce n'est pas courant... C'est audacieux, enfin c'est culotté...

— C'est le choix de mon père. Une tradition familiale. En fait, c'est Adolfo. Mon père était italien.

— Je crois que je ne pourrai jamais vous appeler comme ça !

— Personne ne le fait. Vous choisirez celui qui vous plaira...

Les présentations nous avaient faire rire comme des gamins et puis il m'avait proposé de prendre un verre après le bal au bistrot du coin.

— Vous êtes douée pour le tango. Je n'ai invité personne d'autre que vous. C'était un vrai plaisir, je n'ai pas regardé l'heure... C'est un signe.

Nous nous étions regardés longtemps dans les yeux. L'incendie avait commencé ce soir-là, ce premier soir. Une année de joies intenses, de crises de jalousie, de danses endiablées, d' absences inexplicables et aussi de persiflages réguliers qui avaient fini par m'épuiser. J'avais stoppé violemment la relation un soir par téléphone. La passion avait vécu sa vie. Je m'étais sentie libre sans lui à partir de cette rupture, mais vide. Il avait pris une place énorme dans mon quotidien. Par la suite, Il nous était arrivé de nous croiser dans d'autres milongas. Bien sûr, il dansait avec d'autres femmes et j'éprouvais malgré moi à chaque fois un pincement au coeur. Quand il me voyait, il me souriait et je me disais que l'histoire pouvait reprendre, mais non, le feu était éteint. J'ai regretté longtemps notre abbraccio, notre façon si fusionnelle de danser ensemble ; On sentait le tango de la même façon. Je n'ai jamais pu retrouver un guideur comme lui. Il avait le sens de la danse et de la musique. Du tango bien sûr, mais aussi de toutes les autres danses. Puis il avait disparu. Personne ne le voyait plus nulle part. J'avais appris qu'il avait déménagé sa forge ailleurs, loin de Paris. Son métier c'est ferronnier d'art. Je me souviens de ce jour si particulier où il m'avait invitée à visiter son atelier. On était amants depuis très peu de temps et découvrir son métier m'avait très impressionnée. C'est la première fois que je voyais une ferronnerie : L'enclume, le feu, la forge, les outils, les barres de métal qu'il coupait, chauffait et tordait pour faire des portes cochères, des vérandas, des marquises, des garde-corps, des rampes d'escaliers, des luminaires etc. Pendant toute notre relation, je m'étais amusée à regarder toutes les façades des immeubles en me disant que ce joli balcon ou cette belle grille pourrait avoir été façonnés par lui. C'est le jour de cette visite, qu'il m'avait fait une demande, une demande qui m'avait laissée sans voix. J'étais en train de regarder un de ses tableaux, car il peint aussi, lorsqu'il m'avait prise par les épaules, m'avait retournée et d'une voix profonde m'avait dit en me regardant fixement, les yeux brillants :

— Vous l'aimez, tenez, il est à vous, je vous l'offre, c'est mon cadeau de mariage. Barberine, je vous aime, je veux vous épouser. Je ne comprends l'amour qu'avec le mariage.

— Vous oubliez que je suis encore mariée...

— Mais de nos jours, on divorce facilement.

— Oui, je sais ; mais le problème c'est que je ne sais pas où se trouve mon mari. Il a disparu. Il est introuvable. Le divorce est compliqué dans ces conditions.